

C. Deshayes

PROFAGATION GRATUITE ET GÉNÉRALE

VIE

DE

S. FRANÇOIS XAVIER.

N° 38.

PARIS,

Au bureau de la propagation
des bons livres,

RUE CASSETTE, N° 20.

—
1835

**PROPAGATION GRATUITE ET GÉNÉRALE
DES BONS LIVRES.**

Cette Société publie, sous le titre de **TRAITÉS RELIGIEUX CATHOLIQUES**, une série d'opuscules destinés à produire le plus grand bien.

Il paraît, chaque mois, quatre petits Traités : en tout, **QUARANTE-HUIT PAR AN.**

Le prix est de : $\left\{ \begin{array}{l} 2 \text{ fr. } 50 \text{ c. à Paris;} \\ 5 \text{ f. par la poste, dans toute la France;} \\ 3 \text{ f. chez nos correspondans établis} \\ \text{dans presque tous les arrondisse-} \\ \text{mens, ou au moins dans chaque} \\ \text{chef-lieu de département.} \end{array} \right.$

On souscrit rue Cassette, n° 20.

**CATALOGUE
DES TRAITÉS PUBLIÉS.**

- | | |
|--|--|
| N° 1. L'Amanach de tout le monde. | N° 20. L'Aumône. |
| N° 2. Louis et Joseph. | N° 21. Le Mariage d'inclination. |
| N° 3. Théodore, ou Suites de l'inconduite. | N° 22. Le Mariage d'argent. |
| N° 4. Pourquoi ne suis-je pas heureux ? | N° 23. Le Mariage de religion. |
| N° 5. Le Pécheur au lit de la mort. | N° 24. Martyre de saint Anastase et de la Légion Thebaine. |
| N° 6. Le Dimanche, ou Mon repos. | N° 25. Sainte Philomène, vierge et martyre. |
| N° 7. Marc, ou Je me confesserai. | N° 26. Martyre de saint Taraqne. |
| N° 8. Le plus Malheureux des Pères. | N° 27. Martyre de saint Gordios. |
| N° 9. Les Beautés de la Nature. | N° 28. La foi chrétienne aux prises avec la Piété filiale. |
| N° 10. La Patience dans les maux de la vie. | N° 29. Histoires édifiantes, Première partie. |
| N° 11. La Prospérité des Méchans. | N° 30. Histoires édifiantes, Deuxième partie. |
| N° 12. Aimez-vous les uns les autres. Traité de la charité chrétienne. | N° 31. Histoires édifiantes, Troisième partie. |
| N° 13. Mon avenir. | N° 32. Histoires édifiantes, Quatrième partie. |
| N° 14. Maurice, ou Enfant méchant. | N° 33. Martyre de saint Montan. |
| N° 15. Quelle doit être la tendresse des Enfans pour leurs parens. | N° 34. Le Trésor de Jésus-Christ. |
| N° 16. Le Mauvais Livre. | N° 35. La Cour d'assises. |
| N° 17. Alfred, ou l'Enfant sans défauts. | N° 36. Vie de S. François de Sales. |
| N° 18. Bien mal acquis ne profite pas. | N° 37. Vie de saint Bernard. |
| N° 19. Aimez vos ennemis. | |

02 197



VIE

DE

S. FRANÇOIS XAVIER.

Il naquit le 7 avril 1506, au château de Xavier, dans la Navarre, à huit lieues de Pampelone. D. Jean de Jasso, son père, était un des principaux conseillers d'Etat de Jean d'Albert, troisième du nom, roi de Navarre. Sa mère était héritière des illustres maisons d'Azpilcuéta et de Xavier. Ils eurent plusieurs enfans dont les aînés portèrent le surnom d'Azpilcuéta. On donna à François, le plus jeune de tous, celui de Xavier.

Il apprit les premiers élémens de la langue latine dans la maison paternelle, et il puisa au sein d'une famille vertueuse de grands sentimens de piété. Il était, dès son enfance, d'un caractère doux, gai, complaisant, ce qui le faisait aimer de tout le monde. On découvrait en lui un génie rare et une pénétration singulière. Avidé d'apprendre, il s'appliquait à l'étude avec ardeur, et il ne voulut point embrasser la profession des armes comme ses frères. Lorsqu'il eut atteint sa dix-huitième année, ses parens l'envoyèrent à l'Université de Paris, qui était regardée comme

la première école du monde. Il entra au collège de Sainte-Barbe, et commença son cours de philosophie. Ses talens naturels se développèrent de plus en plus; son jugement se forma, et sa pénétration acquit plus d'étendue et de vivacité. Les applaudissemens qu'il recevait de toutes parts flattaient agréablement sa vanité, car il ne trouvait rien de criminel dans cette passion; il la regardait même comme une émulation louable, et nécessaire pour faire fortune dans le monde. Son cours de philosophie achevé, il fut reçu maître-ès-arts, et il enseigna lui-même cette science au collège de Beauvais: mais il continua de demeurer dans celui de Sainte-Barbe.

Saint Ignace étant venu à Paris en 1528 pour finir ses études, se mit en pension dans le même collège. Il méditait alors le projet de former une société savante qui se devoût tout entière au salut du prochain. Vivant avec Pierre Le Fèvre, Savoyard, et avec François Xavier, il les jugea propres à remplir ses vûes. Il ne lui fut pas difficile de gagner le premier, qui n'avait point d'attachement pour le monde. Mais François, dont la tête était remplie de pensées ambitieuses, rejeta avec dédain la proposition d'Ignace; il le raillait même en toute occasion; il tournait en ridicule la pauvreté dans laquelle il vivait, et la traitait de bassesse d'âme. Ebloui par la vaine gloire, il se faisait de faux principes pour concilier l'amour du monde avec le christianisme. Ignace le prit par son faible; il se mit à louer son savoir et ses talens, il applaudissait à ses leçons, et cherchait l'occasion de lui procurer des écoliers. Ayant appris qu'il se trouvait dans le besoin, il lui offrit de l'argent qui fut accepté.

Xavier avait l'âme généreuse; il fut très-tou-

ché de ce procédé. Considérant ensuite la naissance d'Ignace, il ne put douter qu'il n'agit par un motif supérieur dans le genre de vie qu'il avait embrassé. Il vit donc Ignace avec d'autres yeux, et il l'écouta avec attention. Les Luthériens avaient alors des émissaires à Paris, pour répandre secrètement leurs erreurs parmi les étudiants de l'Université. Ces émissaires présentèrent leurs dogmes d'une manière si plausible, que Xavier, naturellement curieux, prenait plaisir à les écouter. Ignace vint à son secours et empêcha l'effet de la séduction. Trouvant un jour Xavier plus attentif qu'à l'ordinaire, il lui représenta qu'une âme aussi noble ne devait point se borner aux vains honneurs du monde ; qu'il fallait que la gloire céleste fût l'unique objet de son ambition ; et qu'il était contraire à la raison de préférer à ce qui est éternel, ce qui passe comme un songe. Xavier comprit alors le néant des grandeurs humaines, et sentit naître en lui l'amour des choses célestes. Ce ne fut cependant qu'après de violens combats qu'il se rendit aux impressions de la grâce, et qu'il résolut enfin de conformer sa vie aux maximes austères de l'Evangile. Il se mit sous la conduite d'Ignace, qui le fit avancer à grands pas dans les voies de la perfection. Il apprit d'abord à vaincre sa passion dominante, et à se défaire de la vaine gloire, son plus dangereux ennemi : il ne chercha plus que les occasions de s'humilier, afin de délivrer entièrement son cœur de l'enflure de l'orgueil ; et comme il n'est pas possible de remporter une victoire complète sur ses passions sans réprimer ses sens et sans mortifier sa chair, il couvrit son corps d'un cilice, et l'affaiblit par le jeûne et par d'autres austérités.

Lorsque les vacances furent arrivées, il fit les

exercices spirituels suivant la méthode de saint Ignace. Sa ferveur fut si grande, qu'il passa quatre jours sans prendre aucune nourriture. La contemplation des choses célestes l'occupa le jour et la nuit; il parut changé en un autre homme. Ce n'étaient plus les mêmes désirs, les mêmes vues, les mêmes affections; il ne se reconnaissait plus lui-même; l'humilité de la croix lui paraissait préférable à toute la gloire du monde. Pénétré des plus vifs sentimens de componction, il voulut faire une confession de toute sa vie; il forma le dessein de glorifier le Seigneur par tous les moyens possibles, et de consacrer le reste de sa vie au salut des âmes. Après avoir enseigné la philosophie trois ans et demi, comme il se pratiquait dans ce temps-là, il se mit à l'étude de la théologie par le conseil de son directeur.

Le jour de l'Assomption de l'année 1534, Ignace, avec ses six compagnons, du nombre desquels était Xavier, se rendit à Montmartre. Ils y firent tous vœu de visiter la Terre-Sainte, et de travailler à la conversion des infidèles, ou, si cette entreprise ne pouvait avoir lieu, d'aller se jeter aux pieds du pape, et de lui offrir leurs services pour s'employer aux bonnes œuvres qu'il jugerait à propos de leur désigner. Trois nouveaux compagnons se joignirent bientôt à eux. Tous finirent leur théologie l'année suivante. Le 15 novembre 1536, ils partirent de Paris au nombre de neuf, pour aller à Venise. Ils traversèrent toute l'Allemagne à pied, malgré les rigueurs de l'hiver, qui était extrêmement froid cette année. Xavier, pour se punir de la complaisance que lui avait inspirée autrefois son agilité à la course et à de semblables exercices du corps, s'était lié les bras et les

cuisses avec de petites cordes. Le mouvement lui enfla les cuisses, et les cordes entrèrent si avant dans la chair, qu'on ne les voyait presque plus. La douleur qu'il en ressentit fut très-sensible; il la supporta d'abord avec patience: mais il se vit bientôt dans l'impossibilité de marcher, et il ne put cacher plus long-temps la cause de l'état où il se trouvait. Ses compagnons appelèrent un chirurgien, qui déclara qu'il y avait du danger à faire des incisions, et qu'au reste le mal était incurable. Le Fèvre, Laynez et les autres passèrent la nuit en prières, et le lendemain matin Xavier trouva que les cordes étaient tombées. Ils rendirent tous grâces au Seigneur, et continuèrent leur route. Xavier servait ses compagnons en toutes rencontres, et les prévenait toujours par des devoirs de charité.

Ils arrivèrent à Venise le 8 janvier 1537. Ils se distribuèrent dans les deux hôpitaux de la ville, afin d'y servir les pauvres jusqu'au moment où ils s'embarqueraient pour la Palestine. Xavier était à l'hôpital des incurables. Après avoir employé le jour à rendre aux malades les services les plus humilians, il passait la nuit en prières. Il s'attachait de préférence à ceux qui avaient des maladies contagieuses, ou qui étaient couverts d'ulcères dégoûtans.

Deux mois se passèrent dans ces exercices de charité. Saint Ignace, qui crut devoir rester seul à Venise, envoya ses compagnons à Rome pour demander la bénédiction du pape Paul III, avant leur départ pour la Terre-Sainte. Le souverain pontife accorda à ceux de la compagnie qui n'étaient point dans les ordres sacrés la permission de les recevoir de tout évêque catholique. De retour à Venise, Xavier fut ordonné prêtre le jour de Saint-Jean-Baptiste 1537, et

tous firent vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance entre les mains du nonce. Xavier se retira dans un village éloigné d'environ quatre milles de Padoue, pour se préparer à célébrer sa première messe. Il y passa quarante jours dans une pauvre chaumière abandonnée, exposé à toutes les injures de l'air, couchant sur la terre, et ne vivant que de ce qu'il mendiait de porte en porte. Cependant Ignace fit partir tous ses compagnons pour Vicence. Xavier s'y rendit après sa retraite, et il y dit sa première messe ; mais avec une telle abondance de larmes, qu'il fit pleurer tous ceux qui y assistèrent. Il se livra aux exercices de la charité, et aux fonctions du saint ministère à Bologne, et il serait difficile d'exprimer toutes les bonnes œuvres qu'il fit dans cette ville.

Ignace fit venir Xavier à Rome dans le carême de l'année suivante. Comme il s'était écoulé un an sans qu'ils trouvassent l'occasion de passer en Palestine, et que l'exécution de leur projet était devenue impraticable à cause de la guerre qui venait de s'allumer entre les Vénitiens et les Turcs, ils offrirent leurs services au pape, en le priant de les employer de la manière qu'il jugerait la plus utile au salut du prochain. Leurs offres furent acceptées ; ils eurent ordre de prêcher dans Rome jusqu'à ce que Sa Sainteté en eût autrement décidé. Xavier exerça son ministère dans l'église de Saint-Laurent. On y admira tout à la fois son zèle et sa charité.

Govêa, Portugais, qui avait été principal du collège de Sainte-Barbe à Paris, se trouvait alors à Rome : Jean III, roi de Portugal, l'y avait envoyé pour quelques affaires fort importantes. Il avait connu à Paris Ignace, Xavier et Le Fèvre, et il se ressouvénait des grands exemples de

vertu qu'ils avaient donnés. Frappé du bien qu'ils faisaient à Rome, il écrivit au roi son maître que des hommes si éclairés, si humbles, si charitables, si zélés, si infatigables, si avides de croix, et qui ne se proposaient que la gloire de Dieu, étaient propres à aller planter la foi dans les Indes orientales. Cette lettre fit grand plaisir au prince. Il chargea D. Pedro Mascaregnas, son ambassadeur à Rome, de lui obtenir six de ces hommes apostoliques pour la mission dont lui avait parlé Govéa. Saint Ignace n'en put accorder que deux ; il désigna Simon Rodriguez, Portugais, et Nicolas Bobadilla, Espagnol. Le premier partit sans délai pour Lisbonne. Bobadilla, qui ne devait partir qu'avec l'ambassadeur, tomba malade. Cet événement, ménagé par la Providence, lui fit substituer Xavier. Notre saint ressentit une grande joie du choix qu'on faisait de lui. Il alla demander la bénédiction du pape Paul III, qui présagea dès-lors les fruits admirables qu'on avait droit d'attendre d'un tel missionnaire.

Xavier quitta Rome avec l'ambassadeur de Portugal, le 15 mars 1540. Il saisit sur la route toutes les occasions qui se présentèrent de pratiquer la mortification et l'humilité, de faire éclater son zèle et sa ferveur, de rendre à ceux qui voyageaient avec lui les services les plus révoltans pour l'amour-propre, et de se comporter à leur égard comme s'il eût été le serviteur de tous. Le voyage se fit par terre à travers les Alpes et les Pyrénées, et dura plus de trois mois. L'ambassadeur étant à Pampelune, proposa au saint d'aller au château de Xavier, qui était peu éloigné, afin de dire adieu à sa mère qui vivait encore, et à ses amis qu'il ne verrait peut-être jamais en ce monde. Le saint ne voulut point se

VIE DE S. FRANÇOIS XAVIER.

détourner de sa route; il dit qu'il différerait à voir ses parens dans le ciel; que l'entrevue qu'on lui proposait serait accompagnée de tristesse, comme il arrive dans les derniers adieux; au lieu que dans le ciel, il serait réuni pour toujours aux personnes qui lui étaient chères, et que sa joie ne serait mêlée d'aucune affliction. Mascaregnas fut très-édifié d'un pareil détachement du monde; touché des exemples et des instructions de Xavier, il résolut de se donner à Dieu sans réserve.

Ils arrivèrent à Lisbonne sur la fin de juin. Xavier alla joindre Rodriguez, qui logeait dans un hôpital, pour instruire et servir les malades. Quoiqu'ils fissent dans ce lieu leur demeure ordinaire, cela ne les empêchait pas de faire le catéchisme et des instructions dans les différens quartiers de la ville. Les dimanches et les fêtes ils entendaient les confessions à la cour: car le roi et plusieurs personnes de la cour, qu'ils avaient engagés à tendre à la perfection, se confessaient et communiaient tous les huit jours. Rodriguez et Xavier montraient tant de zèle pour le salut des âmes, et y travaillaient avec tant de succès, que le roi voulait les retenir dans son royaume. Il fut décidé que le premier resterait, et que le second irait aux Indes. Xavier passa huit mois à Lisbonne, parce que la flotte ne devait partir qu'au printemps prochain.

Quand le temps du départ fut arrivé, le roi remit quatre brefs du pape au saint missionnaire. Dans les deux premiers, le souverain pontife établissait Xavier nonce apostolique, et lui donnait d'amples pouvoirs; dans le troisième, il le recommandait à David, roi d'Ethiopie; et dans le quatrième, aux princes d'Orient. Il fut impossible de lui faire accepter aucunes provi-

sions. Il ne prit que quelques livres de piété, destinés à l'usage des nouveaux convertis. Sur la proposition qu'on lui fit d'emmener un domestique, il répondit qu'il était en état de se servir lui-même. Il ajouta à ceux qui lui représentaient qu'il serait contre la décence qu'un nonce du saint Siège préparât lui-même sa nourriture et lavât son linge sur le tillac, qu'il ne devait pas craindre de scandaliser tant qu'il ne ferait point de mal. Il s'embarqua pour les Indes avec le Père Paul de Camerino, Italien, et le Père François Mansilla, Portugais. Le second n'était point encore prêtre. Le Père Simon Rodriguez les accompagna jusqu'à la flotte.

Xavier s'embarqua le 7 avril 1541, le jour de sa naissance, dans sa trente-sixième année. La flotte fit voile sous la conduite de D. Martin Alphonse de Sousa, nommé vice-roi des Indes, lequel voulut avoir le saint sur son bord.

Il y avait bien mille personnes dans le vaisseau du vice-roi. François Xavier les regarda comme un troupeau confié à ses soins. Il catéchisait les matelots, et prêchait tous les dimanches au pied du grand mât. Il avait un soin extraordinaire des malades, et les portait dans sa chambre, dont il faisait une espèce d'infirmierie. Il couchait sur le tillac, et ne vécut que d'aumônes pendant tout le voyage. Inutilement le vice-roi le pressa de manger à sa table, ou d'accepter au moins ce qu'il lui envoyait pour sa nourriture; Xavier répondit toujours qu'il était un pauvre religieux, et qu'ayant fait vœu de pauvreté, il était de son devoir de l'accomplir. Attentif à réprimer et même à prévenir toute espèce de désordres, il faisait cesser les murmures, apaisait les querelles et les disputes, et empêchait, autant qu'il lui était possible, les jure-

mens, les blasphèmes et la passion du jeu. S'il était témoin de quelques mauvaises actions, il reprenait les coupables avec une telle autorité, que personne ne lui résistait; et son zèle était si bien tempéré par la douceur, qu'on ne pouvait s'en offenser. Les froids insupportables du Cap-Vert, les chaleurs excessives de la Guinée, la putréfaction de l'eau douce et des viandes sous la ligne, ayant produit des maladies fâcheuses, il donna les plus grandes preuves de charité pour les besoins spirituels et corporels de l'équipage.

Après cinq mois de navigation, la flotte doubla le cap de Bonne-Espérance, et aborda sur la fin d'août à Mozambique, sur la côte orientale d'Afrique. Elle fut obligée d'y passer l'hiver. L'air du pays est malsain, et Xavier y tomba malade. Sa santé étant rétablie, il se rembarqua avec le vice-roi, qui mit à la voile le 13 mars 1542. Après trois jours de navigation, on arriva à Mélinde, ville d'Afrique, habitée par les Sarrasins. La flotte continua de côtoyer l'Afrique, et alla mouiller au bout de quelques jours à l'île de Socotora, vis-à-vis le détroit de la Mecque. Xavier y trouva quelques traces du christianisme, mais défiguré; et ce ne fut pas sans verser des larmes, qu'il abandonna un peuple disposé à recevoir ses instructions. Les Socotorins l'accompagnèrent jusque sur le bord de la mer, en le priant de revenir chez eux. On s'embarqua, et la navigation fut de peu de jours. La flotte, après avoir traversé la mer d'Arabie et une partie de celle de l'Inde, arriva au port de Goa le 6 mai 1542, le treizième mois depuis sa sortie du port de Lisbonne.

Xavier n'eut pas plus tôt pris terre qu'il se rendit à l'hôpital, où il choisit son logement; mais il ne voulut exercer aucunes fonctions sans

avoir vu l'évêque de Goa. C'était Jean d'Albuquerque, religieux de Saint-François, que ses vertus rendaient singulièrement recommandable. Le saint missionnaire lui présenta les brefs de Paul III, et lui déclara qu'il ne prétendait point en faire usage sans son approbation. Il se jeta ensuite à ses pieds pour lui demander sa bénédiction. Le prélat, frappé de la modestie de Xavier et de certain air de sainteté que respirait son extérieur, s'empressa de le relever. Puis, après avoir baisé respectueusement les brefs du souverain Pontife, il lui promit de l'aider de son autorité épiscopale : promesse qu'il tint depuis fidèlement. Xavier, pour attirer sur ses travaux la bénédiction du ciel, passa la plus grande partie de la nuit en prières.

L'état où il vit la religion dans le pays où il était envoyé fit couler ses larmes et l'enflamma de zèle. Les Portugais, livrés aux passions les plus injustes et les plus honteuses, ne se faisaient aucun scrupule de l'ambition, de la vengeance, de l'usure, du libertinage. Il semblait que tout sentiment de religion fût éteint dans la plupart d'entre eux. Les sacremens étaient universellement négligés. Il n'y avait pas quatre prédicateurs dans toutes les Indes, ni guère plus de prêtres hors de Goa. En vain l'évêque tâchait de faire rentrer les coupables en eux-mêmes ; ils méprisaient ses exhortations, ses prières et ses menaces. Les Infidèles ressemblaient moins à des hommes qu'à des bêtes ; si quelques-uns avaient cru autrefois à l'Evangile, ils étaient retombés dans leurs premières superstitions et dans leurs anciens désordres, parce qu'ils avaient manqué d'instructions pour se soutenir.

La vie scandaleuse des Chrétiens étant un grand obstacle à la conversion des Gentils, Xa-

vier commença sa mission par les premiers. Il leur rappela les principes du christianisme, et il s'appliqua surtout à former la jeunesse à la vertu. Sa coutume était de passer la matinée à servir les malades des hôpitaux, et à visiter les prisonniers. Il parcourait ensuite les rues de Goa, une sonnette à la main, pour avertir les parens et les maîtres d'envoyer leurs enfans et leurs esclaves au catéchisme. Les petits enfans s'assemblaient autour de lui, et il les menait à l'église pour leur apprendre le Symbole des apôtres, les Commandemens de Dieu, et les pratiques de la religion chrétienne. Il vint à bout de leur inspirer de vifs sentimens de piété. La modestie et la dévotion de ces enfans étonnèrent toute la ville, et la firent bientôt changer de face. Les pécheurs les plus abandonnés commencèrent à rougir de leurs désordres. Quelque temps après, il prêcha en public, et se mit à faire des visites dans les maisons particulières. Sa douceur et sa charité furent des armes auxquelles personne ne résista. Les pécheurs, pénétrés d'horreur pour leurs crimes, vinrent se jeter à ses pieds pour se confesser; enfin l'ordre et la décence furent rétablis dans les familles.

Il apprit qu'à l'orient de la presqu'île il y avait, sur la côte de la Pêcherie, un peuple connu sous le nom de *Paravas*, ou de pêcheurs; que ces peuples, par reconnaissance pour les Portugais, qui les avaient secourus contre les Maures, s'étaient fait baptiser; mais que, faute d'instruction, ils conservaient toujours leurs superstitions et leurs vices. Xavier se chargea d'autant plus volontiers de cette mission, qu'il avait quelque connaissance de la langue malabare, qui était en usage à la côte de la Pêcherie. Il se fit accompagner par deux jeunes ecclésiastiques de

Goa, qui entendaient passablement la même langue, et s'embarqua au mois d'octobre de l'année 1542. Il commença l'exercice de son ministère dans un village rempli d'idolâtres; il leur prêcha Jésus-Christ : mais ils lui dirent qu'ils ne pouvaient changer de religion sans la permission du seigneur du pays. Leur opiniâtreté cependant ne put tenir contre la force des miracles que Dieu opéra par son serviteur. Une femme était en travail d'enfant depuis trois jours, et souffrait des peines horribles sans recevoir aucun soulagement, ni des prières des Brachmanes, ni des remèdes naturels. Xavier l'instruisit, et la baptisa lorsqu'elle eut déclaré qu'elle croyait en Jésus-Christ. Elle fut aussitôt délivrée et parfaitement guérie (1). Ce miracle convertit non-seulement la famille de cette femme, mais les principaux habitans du village; et le prince ayant permis l'exercice du christianisme, tous se firent instruire et baptiser.

Encouragé par ce premier succès, il gagna la côte de la Pêcherie. Il s'attacha d'abord à ceux qui avaient reçu le baptême, et leur enseigna la doctrine chrétienne. Mais pour se mettre en état de faire plus de fruit, il voulut bien savoir la langue malabare, et il se donna des peines infinies pour y réussir. Il traduisit en cette langue les paroles du signe de la croix, le Symbole des apôtres, les Commandemens de Dieu, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le *Confiteor*, le *Salve Regina*, enfin tout le catéchisme. Il apprit par cœur ce qu'il put de sa traduction; et se mit à parcourir les villages. Il allait, la clochette à la main, comme il le manda lui-même (2) à ses

(1) L. 1, Ep. 4.

(2) L. 1, Ep. 5.

frères en Europe, pour rassembler tout ce qu'il rencontrait d'enfans et d'hommes; il recommandait aux enfans de répéter ce qu'ils avaient retenu, à leurs pères et à leurs mères, à leurs domestiques et à leurs voisins. Les dimanches, il faisait des instructions dans la chapelle, et enseignait aux néophytes les prières usitées parmi les Chrétiens. Il leur faisait réciter à différentes reprises le Symbole, dont il expliquait chaque article; il expliquait également les Commandemens de Dieu, et développait les principaux points de la morale de Jésus-Christ. Pour mieux fixer l'attention, surtout des enfans, il leur faisait réciter avec lui une courte prière après la réponse à chaque question du Catéchisme. La ferveur de cette chrétienté naissante était admirable. La multitude de ceux qui recevaient le baptême était si grande; que Xavier, à force de baptiser, ne pouvait presque plus lever les bras. C'est ce qu'il mandait lui-même aux Jésuites de l'Europe.

Les maladies devinrent alors si fréquentes à la côte de la Pêcherie, qu'on n'y en avait jamais tant vu. Dieu le permit sans doute pour vaincre l'opiniâtreté de ceux qui refusaient encore d'ouvrir les yeux à la lumière de l'Evangile. Tous couraient à Xavier, ou pour être guéris, ou pour obtenir la guérison de leurs parens et de leurs amis. La santé était rendue aux malades qui se faisaient baptiser et qui invoquaient avec foi le nom de Jésus-Christ. Souvent le saint envoyait de jeunes néophytes avec son crucifix, son chapelet ou son reliquaire; ils les faisaient toucher aux malades, avec lesquels ils récitaient l'Oraison dominicale, le Symbole et le Décalogue; et ceux-ci n'avaient pas plus tôt protesté qu'ils croyaient et voulaient être baptisés, qu'ils recouvraient la santé sur-le-champ. Le zèle et la

sainteté du missionnaire le rendirent vénérable aux Brachmanes mêmes, qui étaient les philosophes, les théologiens et les prêtres des idolâtres : ils s'opposèrent cependant aux progrès de l'Evangile par des motifs d'intérêt. Les conférences qu'ils eurent avec le saint ne les convertirent point; ils refusèrent également de croire sur les miracles éclatans que Xavier opéra sous leurs yeux. On lit dans le procès de la canonisation du serviteur de Dieu, qu'il ressuscita quatre morts dans ce temps-là.

Le saint joignait aux travaux apostoliques les plus grandes austérités de la pénitence. Sa nourriture était celle des plus pauvres; il ne mangeait que du riz et ne buvait que de l'eau. Il dormait tout au plus trois heures de la nuit, et couchait sur la terre dans une cabane de pêcheurs. Le reste de la nuit qu'il ne donnait point au sommeil, il le consacrait à la prière ou à l'utilité du prochain.

Il y avait plus d'un an que Xavier travaillait à la conversion des Paravas. La moisson était si abondante, qu'il crut devoir partir pour Goa sur la fin de 1543, afin de se procurer des coopérateurs. On lui confia le soin du séminaire dit de Sainte-Foi, lequel avait été fondé pour l'éducation des jeunes Indiens.

L'année suivante, Xavier retourna chez les Paravas, avec quelques ouvriers évangéliques, tant Indiens qu'Européens, qu'il distribua dans différens villages. Il en mena quelques-uns avec lui dans le royaume de Travancor, où, comme il le dit dans une de ses lettres, il baptisa de ses propres mains jusqu'à dix mille idolâtres dans l'espace d'un mois. On vit quelquefois un village entier recevoir le baptême en un jour. Le saint s'avança dans les terres : mais

comme il ne savait point la langue du pays, il se contentait de baptiser les enfans, et de servir les malades qui faisaient suffisamment connaître leur état par signes.

Pendant qu'il exerçait son zèle dans le royaume de Travancor, Dieu lui communiqua le don des langues. Il parlait la langue des Barbares sans jamais l'avoir apprise, et il se faisait entendre sans avoir besoin de truchement. Il prêchait souvent dans la plaine à cinq ou six mille personnes assemblées. Ses succès animèrent les Brachmanes contre lui; ils lui tendirent des pièges, et employèrent divers moyens pour lui ôter la vie : mais Dieu rendit leurs efforts inutiles, et conserva celui dont il faisait l'instrument de ses miséricordes. Il était dans le royaume de Travancor lorsque les Badages, peuple sauvage qui vivait de rapines, y firent une incursion. Il se mit à la tête d'une petite troupe de Chrétiens fervens; et, tenant en main un crucifix, il s'avança vers ces Barbares, auxquels il ordonna, de la part du Dieu vivant, de ne point passer outre et de s'en retourner. Le ton d'autorité avec lequel il leur parla remplit les chefs de terreur : ils restèrent confondus et sans mouvement, ainsi que les autres brigands qu'ils commandaient. Ils se retirèrent en désordre et abandonnèrent le pays.

Xavier prêchant à Coulan, village de Travancor, s'aperçut que la plupart des idolâtres étaient peu touchés de ses discours. Il pria Dieu d'amollir la dureté de leurs cœurs, et de ne pas permettre que le sang de Jésus-Christ eût été répandu inutilement pour eux. Il fit ensuite ouvrir un tombeau où l'on avait enterré un mort le jour précédent. Les assistans avouèrent que non-seulement le corps était privé de vie, mais encore qu'il commençait à sentir mauvais. Le saint se

mit alors à genoux, et après une courte prière, il commanda au mort, par le nom du Dieu vivant, de revenir à la vie. Aussitôt le mort ressuscite, et se lève plein de force et de santé. Tous ceux qui étaient présens furent si frappés de ce prodige, qu'ils se jetèrent aux pieds du saint et lui demandèrent le baptême. Xavier ressuscita sur la même côte un jeune Chrétien qu'on portait en terre. Les parens de ce jeune homme, pour conserver la mémoire du miracle, firent planter une grande croix à l'endroit où il avait été opéré. Ces prodiges touchèrent tellement le peuple, que le royaume de Travancor fut chrétien en peu de mois.

La réputation du saint missionnaire se répandit dans toutes les Indes ; les idolâtres le faisaient prier de toutes parts de venir les instruire et les baptiser.

Il lui vint des députés des Manarois, qui demandaient le baptême avec de vives instances. Comme il ne pouvait encore quitter le royaume de Travancor, parce qu'il fallait affermir la chrétienté qu'il y avait établie, il leur envoya un missionnaire dont il connaissait le zèle. Il y eut un très-grand nombre qui se convertirent et reçurent le baptême. L'île de Manar était alors sous la domination du roi de Jafanapatan. Ce prince, qui haïssait la religion chrétienne, n'eut pas plus tôt été instruit du progrès qu'elle faisait parmi les Manarois, qu'il les attaqua les armes à la main. Il massacra six à sept cents Chrétiens qui confessèrent généreusement Jésus-Christ, et qui aimèrent mieux faire le sacrifice de leur vie, que de la conserver en retournant à leurs anciennes superstitions. Le roi de Jafanapatan, qui avait usurpé la couronne sur son frère aîné, fut tué depuis par les Portu-

gais, lorsqu'ils s'emparèrent de Ceylan. Des princes et princesses de sa famille embrassèrent aussi le christianisme, et eurent le courage de quitter le pays et les espérances qu'ils pouvaient y avoir, pour ne pas perdre le précieux dépôt de la foi.

Xavier voulut visiter l'île de Manar, qui avait été arrosée du sang des Chrétiens. Par ses prières, il délivra le pays des ravages d'une peste cruelle, ce qui contribua beaucoup à augmenter le nombre des fidèles, et à confirmer dans la foi ceux qui avaient déjà reçu le baptême. Ayant fait un voyage à Méliapor, pour vénérer les reliques de saint Thomas, et pour implorer les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de cet apôtre, il y convertit plusieurs pécheurs qui vivaient dans des habitudes invétérées. Il résolut alors d'exécuter le projet qu'il méditait, d'aller prêcher l'Evangile dans l'île de Macassar. Il s'embarqua pour Malaca, et y arriva le 24 septembre 1545. Par ses instructions, auxquelles divers miracles donnèrent une nouvelle force, il retira du vice les mauvais Chrétiens, et convertit un grand nombre d'idolâtres et de Mahométans. Il attendit inutilement une occasion pour aller à Macassar; ce qui lui fit juger que le moment marqué par la Providence n'était point encore arrivé. Ayant pris terre à l'île d'Amboine, il y exerça son zèle avec beaucoup de succès, et y opéra un grand nombre de conversions. Il alla prêcher encore dans d'autres îles, et il fit un séjour assez considérable aux Moluques. L'endurcissement des habitans ne le rebuta point; sa patience et ses discours en touchèrent enfin plusieurs, et il forma une église assez nombreuse de ceux qu'il baptisa.

Après avoir annoncé l'Evangile aux Moluques et à Ternate, il passa dans l'île du More, malgré

toutes les représentations qu'on lui fit pour l'en détourner. S'il en convertit les habitans, ce fut avec des peines incroyables; et il serait difficile d'exprimer tout ce qu'il eut à souffrir dans cette mission; mais il en fut bien dédommagé par les consolations intérieures qu'il reçut.

Dans un voyage que Xavier fit à Malaca, on lui présenta un Japonais nommé Anger. Il avait tué un homme dans son pays, et il n'avait pu conserver sa vie qu'en s'enfuyant sur un navire portugais. Cruellement déchiré par les remords de sa conscience, il ne pouvait goûter aucun repos. Quelques Chrétiens, instruits de son état, lui conseillèrent de voir François Xavier, l'assurant qu'il trouverait en lui la consolation qui lui était nécessaire. Le saint le reçut avec bonté, et lui promit la tranquillité de l'âme qu'il cherchait; mais il ajouta qu'on ne pouvait goûter cette tranquillité que dans la véritable religion. Le Japonais fut charmé de ce discours; et comme il savait un peu de portugais, Xavier l'instruisit des mystères de la foi, et lui proposa de s'embarquer avec ses domestiques pour Goa, où il devait aller bientôt lui-même.

Le vaisseau que monta le saint missionnaire allait droit à Cochin. Il fut assailli dans le détroit de Ceylan de la plus violente tempête; de sorte qu'on fut obligé de jeter toutes les marchandises dans la mer. Le pilote, ne pouvant plus gouverner, abandonna le vaisseau à la merci des vagues. On eut l'image de la mort devant les yeux pendant trois jours et trois nuits. Xavier, après avoir entendu les confessions de l'équipage, se prosterna aux pieds d'un crucifix, et pria avec tant de ferveur, qu'il était comme absorbé en Dieu. Le vaisseau, emporté par un courant, donnait déjà contre les bancs de Ceylan, et les

matelots se croyaient perdus sans ressource. Le saint sort alors de sa chambre où il s'était renfermé. Il demande au pilote la corde et le plomb qui servaient à sonder la mer; il les laissa aller jusqu'au fond, en prononçant ces paroles : *Grand Dieu, Père, Fils et le Saint-Esprit, ayez pitié de nous !* au même moment le vaisseau s'arrête, et le vent s'apaise. Ils continuent ensuite leur voyage, et arrivent heureusement à Cochin, le 21 janvier 1548.

Le saint ayant quitté Cochin, alla visiter les villages de la côte de la Pêcherie. Il fut singulièrement édifié de la ferveur de la chrétienté qu'il y avait établie. Il demeura quelque temps à Manapar, près du cap Comorin, et retourna dans l'île de Ceylan, où il convertit le roi de Candé. Enfin il partit pour Goa, et y arriva le 20 mars 1548. Ce fut alors que le saint forma le projet d'aller prêcher l'Evangile au Japon.

En attendant que la navigation devînt libre, il s'appliqua particulièrement aux exercices de la vie spirituelle, comme pour reprendre de nouvelles forces après ses travaux passés. C'était alors que dans le jardin du collège de Saint-Paul, tantôt se promenant, tantôt retiré dans un petit ermitage qu'on y avait bâti, il s'écriait : *C'est assez, Seigneur, c'est assez.* Il faisait entendre tout à la fois qu'il aimait mieux souffrir beaucoup de tourmens pour le service de Dieu, que de goûter tant de douceurs : il priait le Seigneur de lui réserver les plaisirs pour l'autre vie, et de ne lui épargner aucune peine dans celle-ci. Mais ces occupations intérieures ne l'empêchaient pas de travailler au salut des âmes, ni de soulager les malheureux dans les hôpitaux et dans les prisons; au contraire, plus l'amour de Dieu était vif et ardent en lui, plus il désirait de l'allumer

dans les autres. La charité le faisait souvent renoncer au repos de la solitude et aux délices de l'oraison.

Dans le même temps, le Père Gaspar Barzée et quatre autres Jésuites arrivèrent de l'Europe. Xavier leur désigna leur emploi, et leur donna les instructions dont ils avaient besoin pour le remplir fidèlement. Il partit ensuite pour Malaca, dans la vue de passer de là au Japon. Il surmonta toutes les difficultés qu'on lui opposa pour empêcher ce voyage. Après avoir passé quelque temps à Malaca, il s'embarqua sur un vaisseau chinois, et arriva le 15 août 1549 à Cangoxima, dans le royaume de Saxuma, au Japon.

Après un an de séjour à Cangoxima, il en partit pour aller à Firando, capitale d'un autre petit royaume, ne pouvant plus exercer son ministère parmi les Cangoximais : le roi de Saxuma, irrité de ce que les Portugais abandonnaient ses États pour transporter leur commerce à Firando, lui avait défendu d'instruire ses sujets ; il commença même à persécuter les Chrétiens. Mais ceux-ci restèrent fidèles à la grâce qu'ils avaient reçue, et déclarèrent qu'ils souffriraient plutôt l'exil et la mort, que de renoncer à la foi. Le saint leur laissa une explication du Symbole, avec une Vie de Jésus-Christ qu'il avait tirée des évangélistes, et qu'il avait fait imprimer en langue et caractères japonais. Il emmena avec lui les deux Jésuites qui l'avaient accompagné, et partit en portant sur son dos, selon sa coutume, tout ce qui était nécessaire pour la célébration du saint sacrifice de la messe.

En allant à Firando, il prêcha dans la forteresse d'un prince nommé Ekandono, et vassal du roi de Saxuma. Plusieurs idolâtres crurent en Jésus-Christ. De ce nombre fut l'intendant du

prince. C'était un homme âgé qui joignait une grande prudence au zèle pour la religion qu'il avait embrassée. Xavier en partant lui recommanda d'avoir soin des autres Chrétiens; il les assemblait tous les jours dans sa maison, pour réciter avec eux différentes prières. La conduite de ces fidèles était si édifiante, qu'elle convertit plusieurs autres idolâtres. Le roi de Saxuma lui-même redevint favorable au christianisme, et s'en déclara le protecteur.

Enfin, le missionnaire arriva à Firando. Il fut bien reçu du prince, qui lui permit d'annoncer la loi de Jésus-Christ dans ses Etats. Le fruit de ses prédications fut extraordinaire; il baptisa plus d'idolâtres à Firando en vingt jours, qu'il n'avait fait à Cangoxima en une année entière. Il laissa cette chrétienté sous la conduite de l'un des deux Jésuites qui l'accompagnaient, et il partit pour Méaco avec l'autre et deux Chrétiens japonais. Ils allèrent par mer à Facata, où ils s'embarquèrent pour Amanguchi, capitale du royaume de Naugato. Après un mois de séjour à Amanguchi, il continua sa route vers Méaco, avec ses trois compagnons. On était alors à la fin de décembre. Les pluies avaient rendu les chemins impraticables; la terre était couverte de neige, et le froid très-piquant. On rencontrait de toutes parts des torrens impétueux, des rochers escarpés ou des forêts immenses. Cependant les serviteurs de Dieu voulurent faire la route nus-pieds. S'ils passaient par des bourgs et des villages, Xavier prêchait et lisait au peuple quelque chose de son catéchisme. Comme la langue japonaise n'avait point de mot propre à exprimer la souveraine divinité, il craignait que les idolâtres ne confondissent le vrai Dieu avec leurs idoles. Il leur dit donc que n'ayant jamais connu ce

Dieu, il n'était pas surprenant qu'ils ne pussent exprimer son nom, mais que les Portugais l'appelaient *Deos*. Il répétait souvent ce mot, et il le prononçait avec une action et un ton de voix qui inspiraient aux païens mêmes de la vénération pour le saint nom de Dieu. Il parla dans deux bourgs avec tant de force contre les prétendues divinités du pays, que le peuple s'attroupa pour le lapider, et il eut beaucoup de peine à s'échapper du danger qui le menaçait. Enfin il arriva à Méaco avec ses compagnons, au mois de février de l'année 1551.

Le Dairi, le Cubosama et le Saço ou grand-prêtre, y tenaient alors leur cour. Le saint leur fit inutilement demander audience; on ne le flatta même de voir le Saço, qu'autant qu'il paierait cent mille caixes, qui font six cents écus de France; somme qu'il n'était point en état de donner. Les troubles occasionés par des guerres civiles empêchèrent qu'on ne l'écoutât; et il vit que les esprits n'étaient pas encore disposés à ouvrir les yeux à la vérité. Il sortit donc de Méaco au bout de quinze jours pour retourner à Amanguchi. La pauvreté de son extérieur l'empêchant d'être reçu à la cour, il crut devoir s'accommoder aux préjugés du pays. Il se présenta donc avec un appareil et un cortège capables d'en imposer, et il fit quelques présents au roi. Il lui donna entre autres choses une petite horloge sonnante. Par là il obtint la protection du prince, avec la permission de prêcher l'Evangile. Il baptisa trois mille païens dans la ville d'Amanguchi. Ce succès le remplit de la plus grande consolation.

Lorsque le saint était à Amanguchi, Dieu le favorisa de nouveau du don des langues. Il se faisait entendre des Chinois que le commerce attirait

dans cette ville, quoiqu'ils ne sussent que leur langue et qu'il ne l'eût jamais apprise; mais sa sainteté, sa douceur et son humilité touchèrent souvent plus que ses miracles. Les païens les plus opiniâtres ne pouvaient y résister. Un trait arrivé à Fernandès, à un de ses compagnons, contribua aussi beaucoup à faire respecter la religion chrétienne. Un jour qu'il prêchait dans la ville, un homme de la lie du peuple s'approcha comme pour lui parler, et lui cracha au visage. Le Père, sans dire un seul mot, ni sans faire paraître aucune émotion, prit son mouchoir pour s'essuyer, et continua tranquillement son discours. Chacun fut surpris d'une modération aussi héroïque. Ceux qu'une telle insulte avait d'abord fait rire, furent saisis d'admiration. Un des plus savans docteurs de ville, qui était présent, se dit à lui-même qu'une loi qui inspirait un tel courage, une telle grandeur d'âme, et qui faisait remporter sur soi-même une victoire si complète, ne pouvait venir que du ciel. Le sermon achevé, il confessa que la vertu du prédicateur l'avait touché. Il demanda le baptême après, et fut baptisé solennellement. Cette illustre conversion fut suivie d'un grand nombre d'autres.

Xavier, près avoir recommandé les nouveaux Chrétiens aux deux Jésuites qu'il laissait à Amanguchi, partit de cette ville vers la mi-septembre de l'année 1551. Suivi de deux Chrétiens japonais qui avaient sacrifié tous leurs biens pour embrasser l'Evangile, il se rendit à pied à Fucheo; c'était là que le roi de Bungo faisait sa résidence. Il avait entendu parler du P. François Xavier, et il désirait ardemment le voir. Aussi le reçut-il de la manière la plus honorable. Le saint, dans des conférences publiques, confondit les

Bonzes, qui, par des motifs d'intérêt, cherchaient partout à le traverser. Il en convertit cependant quelques-uns. Ses prédications et ses entretiens particuliers touchèrent le peuple, et on venait en foule lui demander le baptême. Le roi lui-même fut convaincu de la vérité du christianisme, et renonça à des impuretés contre nature auxquelles il s'abandonnait : mais un attachement criminel à quelques plaisirs sensuels l'empêcha de se convertir. Il se rappela depuis les instructions que le saint lui avait données : il quitta ses désordres et reçut le baptême. Xavier, ayant pris congé du roi, s'embarqua pour retourner dans l'Inde, le 20 novembre 1551. Il était resté au Japon deux ans et quatre mois. Comme il fallait veiller à la conservation de cette chrétienté naissante, il y envoya trois Jésuites, que d'autres suivirent bientôt après.

On lui avait souvent objecté que les sages et les savans de la Chine n'avaient point embrassé la foi. Il conçut le projet de faire connaître Jésus-Christ dans ce vaste empire, et il s'occupait des moyens de l'exécuter, en quittant le Japon. Les accidens qui lui arrivèrent pendant son voyage ne ralentirent point son zèle. Le vaisseau qu'il montait fut assailli de la plus violente tempête : mais il le sauva par ses prières. On lui fut aussi redevable de la conservation de la chaloupe, qu'un coup de vent avait séparée du vaisseau, et où étaient quinze personnes. Lorsqu'il fut arrivé à Malaca, les habitans de cette ville le reçurent avec les plus grandes démonstrations de joie.

Il régnait cependant dans cette ville une maladie contagieuse qui emportait beaucoup de monde, et qu'il avait prédite avant son arrivée.

Dès qu'il eut mis pied à terre, il alla chercher

les malades. Il courait avec ses compagnons de rue en rue pour ramasser les pauvres qui languissaient sur le pavé sans aucun secours. Il les portait aux hôpitaux, et au collège de la Compagnie. Il fit construire le long de la mer des cabanes pour servir de logement au reste de ces malheureux. Il leur procura ensuite les remèdes et les alimens dont ils avaient besoin. Ce fut dans le même temps qu'il ressuscita un jeune homme nommé François Ciavos, qui depuis prit l'habit de la Compagnie.

La contagion ayant cessé, il s'embarqua sur un vaisseau portugais qui partait pour l'île de Sancian, près de Macao, sur la côte de la Chine.

Durant son voyage, il opéra plusieurs miracles, et convertit quelques passagers mahométans. Le vaisseau arriva à Sancian le vingt-troisième jour après son départ de Malaca. Les Portugais avaient la permission d'aborder à cette île pour s'y pourvoir des choses qui leur étaient nécessaires.

Le saint n'avait avec lui qu'un jeune Indien, et un frère de la Société, qui était Chinois, et qui avait pris l'habit à Goa. Il espérait trouver le moyen de passer secrètement avec eux à la Chine. Les marchands portugais de Sancian tâchèrent de le détourner de ce dessein. Ils lui représentèrent la rigueur des lois de l'empire chinois, la vigilance des officiers qui gardaient les ports, et qu'il était impossible de gagner; ils ajoutèrent qu'il devait s'attendre à être battu au moins cruellement, et à être condamné à une prison perpétuelle. Rien ne put ébranler sa résolution. Il répondit à toutes les objections qu'on lui fit, et déclara que les plus grandes difficultés ne l'empêcheraient point d'entreprendre l'œuvre de Dieu, et que la crainte seule de ces

difficultés lui paraissait plus insupportable que tous les maux dont on le menaçait. Il prit donc des mesures pour le voyage de la Chine, et commença par se procurer un bon interprète. Le Chinois qu'il avait amené avec lui de Goa n'entendait point la langue de la cour. Il avait même oublié en partie celle que parlait le peuple. Un marchand chinois s'offrit de conduire le saint pendant la nuit à un endroit de la côte, éloigné des habitations maritimes, et il demanda pour récompense deux cents pardos (1). Il exigea de plus que dans le cas où Xavier serait arrêté, il lui promit de ne jamais découvrir le nom ni la maison de celui qui l'aurait débarqué.

Cependant les Portugais de Sancian, qui craignaient de devenir eux-mêmes les victimes des Chinois, mirent tout en œuvre pour empêcher le voyage que le saint méditait. Pendant ces délais, le serviteur de Dieu tomba malade. Tous les vaisseaux portugais étant partis, à l'exception d'un seul, il manquait des choses les plus nécessaires à la vie. D'un autre côté, l'interprète chinois rétracta la parole qu'il avait donnée. Xavier ne perdit point courage, et guérit de sa maladie. Ayant appris que le roi de Siam se préparait à envoyer une ambassade magnifique à l'empereur de la Chine, il résolut de faire tous ses efforts pour obtenir la permission d'accompagner l'ambassadeur siamois; mais Dieu se contenta de sa bonne volonté, et voulut l'appeler à lui.

La fièvre le reprit le 20 de novembre, et il eut en même temps une claire connaissance du jour et de l'heure de sa mort. Dès ce moment, il

(1) Suivant Tavernier, le pardo vaut vingt-sept sous, monnaie de France.

sentit un dégoût étrange pour toutes les choses de la terre, et ne pensa plus qu'à la céleste patrie où Dieu l'appelait. Etant fort abattu de la fièvre, il se retira dans le vaisseau qui était l'hôpital commun des malades, afin de pouvoir mourir dans la pauvreté. Mais comme l'agitation du vaisseau lui causait de grands maux de tête, et l'empêchait d'être aussi appliqué à Dieu qu'il le désirait, il demanda le jour suivant à être remis à terre : ce qui lui fut accordé. On le laissa sur le rivage exposé aux injures de l'air, et surtout à un vent du nord très-piquant qui soufflait alors. George Alvarez, touché de compassion pour son état, le fit porter dans sa cabane, qui ne valait guère mieux que le rivage, parce qu'elle était ouverte de toutes parts. La maladie, accompagnée d'une douleur de côté fort aiguë, et d'une grande oppression, faisait de jour en jour de nouveaux progrès. On saigna deux fois Xavier; mais le chirurgien, peu expérimenté dans son art, lui ayant piqué le tendon, il tomba en faiblesse et en convulsion. Il lui survint un dégoût horrible, en sorte qu'il ne pouvait rien prendre. Son visage était toujours serein, et son esprit calme. Tantôt il levait les yeux au ciel, tantôt il les fixait sur son crucifix. Sans cesse il s'entretenait avec Dieu en répandant beaucoup de larmes. Enfin, le 2 de décembre, qui était un vendredi, ayant les yeux baignés de pleurs et tendrement attachés sur son crucifix, il prononça ces paroles : *Seigneur, j'ai mis en vous mon espérance, je ne serai jamais confondu*, et en même temps, transporté d'une joie céleste qui parut sur son visage, il rendit doucement l'esprit, en 1552. Il avait quarante-six ans, et il en avait passé dix et demi dans les Indes. Ses travaux continuels le firent blanchir de bonne heure, et

il était presque tout blanc la dernière année de sa vie.

On l'enterra le dimanche suivant. Son corps fut mis dans une caisse assez grande, à la manière des Chinois, et cette caisse fut remplie de chaux vive, afin que les chairs étant plus tôt consumées, on pût emporter les os à Goa. Le 17 février 1553, on ouvrit le cercueil pour voir si les chairs étaient consumées ; mais lorsqu'on eut ôté la chaux de dessus le visage, on le trouva frais et vermeil, comme celui d'un homme qui dort doucement. Le corps était aussi très-entier, et sans aucune marque de corruption. On coupa, pour s'en assurer davantage, un peu de chair près du genou, et il coula du sang. La chaux n'avait point non plus endommagé les habits sacerdotaux avec lesquels on l'avait enterré. Le corps exhalait une odeur plus douce et plus agréable que celle des parfums les plus exquis. Il fut mis sur le vaisseau, et porté à Malaca, où on aborda le 22 de mars. Les habitans de cette ville le reçurent avec le plus grand respect. La peste, qui y faisait sentir ses ravages depuis quelques semaines, cessa tout-à-coup. Le corps du saint missionnaire fut enterré dans le cimetière commun. Ayant été trouvé frais et entier le mois d'août suivant, on le transporta à Goa, et on le déposa dans l'église du collège de Saint-Paul, le 15 mars 1554. Il s'opéra en cette occasion plusieurs guérisons miraculeuses.

Saint François Xavier fut béatifié par Paul V en 1619, et canonisé par Grégoire XV en 1621.

— FIN. —

en 1619, et canonisé par Grégoire XV en 1621.
Saint François Xavier fut béatifié par Paul V

travaux remarquables.

1554. Il s'opéra en cette occasion plusieurs gué-

risons. Le 24, on le transféra à Goa, et on le déposa

dans l'église du collège de Saint-Paul, le 25 mars

1554. On le trouva dans la cinquième commode

de la tour. Le corps du saint n'était

plus que squelette depuis quelques semaines,

le plus grand respect. La peste, qui y régnait

malgré les habitants de cette ville le reçurent avec

seigneurie et porte à l'altare, on en aborda le 22 de

partir les plus exulés. Il fut mis sur le vais-

seau, plus d'une et plus agréable que celle des

quels on l'avait enterré. Le corps exhalait une

plus enchanteresse les habits sacerdotaux avec les

et il coula du sang. Le chaux n'avait point non

moins d'usage, on ne de chair près du genou,

comme une de cuir. On coupe, pour s'en

servir, le corps était ainsi très-sain, et sans au-

verment, comme celui d'un homme qui dort dou-

cement. La chaux de cette chaux n'avait point

de chaux de chaux, on le trouvait et

chairs étaient cossues, mais lorsqu'on en ôte

vivre 1554, on ouvrit le cercueil pour voir si les

suivies, on put enlever les os à Goa. Le 15 lé-

chairs vivres, afin que les chairs étant plus con-

mière des chaux, et celle chaux fut remplie de

fut mis dans une caisse assez grande, à la ma-

son corps.

On l'enterra le dimanche suivant. Son corps

il était presque tout blanc la dernière année de